

Hallelujah

Elle ouvre les yeux. Pendant quelques secondes, elle a oublié. Puis, elle se souvient. C'est aujourd'hui. En même temps que la pensée, la douleur arrive.

Quelques rayons de soleil se penchent sur le lit. Elle se souvient de son enfance, quand, toute petite fille, elle n'avait pas besoin de lunettes pour voir distinctement de petits grains de poussière danser dans ces poutres éthérées. Sa chambre de petite fille n'avait rien des chambres de petite fille d'aujourd'hui, non. Chez elle, on n'écrivait pas le prénom de l'enfant sur la porte en grosses lettres de bois, on ne suspendait pas de guirlande lumineuse au mur, on n'avait pas d'énormes cubes roses et rouges pour servir de marches vers un lit mezzanine. Non, sa chambre à elle, c'était une chambre dont rien n'indiquait qu'elle était une chambre d'enfant. Il y avait de la tapisserie au mur, la tapisserie défraîchie avec des fougères beiges et marrons qui se trouvait déjà là quand les locataires précédents avaient quitté l'appartement HLM, avec ces lambeaux décollés juste au-dessus des plinthes qui témoignaient de la présence probable d'un chat. Sa mère n'avait presque rien refait en emménageant. Avec son père qui ne versait la pension alimentaire que les rares mois où il réussissait à éponger ses dettes de jeu avec son maigre salaire, elle n'avait pas les moyens. Il était gentil, son père. Il venait souvent la voir. Parfois il sentait l'alcool et le tabac froid. Ses joues mal rasées lui piquaient les joues quand il l'embrassait. Chaque fois qu'elle sent une odeur de cigarette, elle pense à lui, et l'émotion lui pince le haut de l'estomac. Il passait tous les dimanches à la maison, déjeunait avec son ex-femme et sa fille, le regard dans le vide la plupart du temps. Elle était si heureuse en entendant ses pas trainants raisonner dans la cage d'escalier de l'immeuble.

Après dix minutes allongée dans son lit, elle se tourne sur le côté, fait glisser son coude en direction de l'épaule, tandis que son buste se relève presque imperceptiblement. Elle reste quelques secondes ainsi, semi-couchée, semi-assise, de côté, puis déplie lentement le bras, pour s'asseoir. Quelques secondes, de nouveau, pendant lesquelles elle fixe la porte, tout en reprenant sa respiration. La douleur est là aussi, assise à côté d'elle sur le lit, et l'enlace doucement.

Elle pousse sur ses deux mains, et se retrouve en position debout, le lit derrière elle, face à la porte de sa chambre. La douleur est derrière elle, et la serre avec force. Elle chancèle un peu, puis fait pivoter ce corps sur lequel elle ne peut décidément plus compter. Elle glisse, plus qu'elle ne marche, sur le parquet de la chambre, à la façon d'un ferry sur l'eau, puis tangue lentement dans le couloir, les mains appuyées de part et d'autre sur chaque mur, pour finir sur le carrelage de la cuisine. Elle aime cette sensation fraîche sous ses pieds, elle s'arrête pour en étaler la plante, tout en prenant garde d'éviter de poser ses pieds sur les joints. C'est ce qu'elle faisait avec son demi-frère, des concours, des défis. Le premier qui pose le pied sur un joint a perdu. Si tu poses le pied sur le bord du trottoir, tu as un gage. Elle gagnait souvent. C'était la plus âgée, oui, et puis Vincent était différent des autres petits garçons. Il vivait dans un monde à part, un monde qu'il créait dans sa tête. C'était difficile parfois, au moment des crises, par exemple. Mais sa maladie le rendait bizarre, et ça lui plaisait, à elle. Elle s'amusait de la peur des autres enfants face à lui, des regards en biais des autres adultes. La pensée de son petit frère la fait sourire. La douleur ne sourit pas.

Elle se verse du café dans la tasse que lui a préparée Clémence devant la cafetière, où le café est déjà chaud. Elle sait y faire, Clémence, mieux que les autres. Certaines de ces filles font le minimum, elles le programment, le café, ça oui, mais Clémence, elle, sait s'y prendre pour qu'on se sente unique. La tasse devant la cafetière, c'est vraiment plus qu'une habitude, c'est une attente, un espoir. Elle est toujours exactement à l'endroit où doit se porter la main gauche, à la bonne distance pour que la main droite puisse saisir le bol de la cafetière et verser. Elle prend même soin de disposer la tasse avec l'anse du bon côté. Toute Clémence tenait dans cette tasse, là, dont elle se souvenait en plus toujours que c'était sa tasse préférée, sa tasse de lycéenne, celle dans laquelle elle avait bu ses premiers cafés au lait. Avant de verser le lait, elle attend un peu. Elle fait toujours ça, pour repousser un peu ce moment qu'elle adore, lorsque l'odeur du café au lait arrive à ses narines. Cette odeur-là, ce bonheur matinal, quotidien, c'est une assurance. Elle se souvient de sa rentrée en seconde au lycée. Sa mère lui avait promis qu'elle aurait le droit de boire du café au lait à son tour, alors elle l'attendait avec impatience, ce jour. Après avoir regardé chaque matin de son enfance sa mère, sa cigarette dans l'autre main, boire ce liquide crémeux qui sentait si bon, sur lequel elle soufflait avec sa bouche aux lèvres ridées.

Elle se décide finalement à verser le lait, avec ce matin cette émotion subtile et propre aux dernières fois, et lorsque l'odeur la frappe, l'inonde, elle se sent heureuse. Elle a toujours bu sa première gorgée avant de s'asseoir. Même aujourd'hui. Même avec la douleur qui lui appuie sur les épaules.

Elle fait les quelques pas qui la séparent de la chaise, et s'assoit d'un mouvement que l'on pourrait qualifier de lourd, si son corps amaigri pouvait supporter cet adjectif. La chaise est placée de façon à ce qu'une fois assise dessus, le regard puisse passer exactement au travers de la fenêtre, en une ligne droite, parallèle au sol, et exactement perpendiculaire aux carreaux de la fenêtre. On n'a pas besoin de tourner les yeux. Tandis qu'elle sirote avec bonheur son café au lait, ses yeux parcourent le carré de la fenêtre. La partie haute de ce carré est occupée par quelques arbres, une fine couche de champs, et le ciel. En haut à gauche, dessinée par l'angle de la fenêtre, une portion de gazon triangulaire, et le muret, amputé par les boiseries. En haut à droite, un bout carré de potager qui jouxte les lignes du lambris. Ces deux zones sont séparées par le portail, d'où descend l'allée gravillonnée blanche qui serpente et se termine en bas à droite de la fenêtre. En bas à gauche, ce sont les pétunias dans leur jardinière qui lui indiquent s'il y a du vent. Tous les matins, elle scrute avec méthode ce tableau changeant de jour en jour. Le tout-venant ne saurait pas y voir ce qu'elle voit, elle, assise devant ce tableau, égrenant le chapelet des heures. Oh, bien sûr, il y a les saisons qui font changer grossièrement le dessin dans ce carré. Mais elle seule est capable de voir que les graviers sont déplacés en un petit monceau à peine perceptible, à gauche lorsque l'infirmière vient. C'est sa façon de se garer, ou de démarrer un peu précipitamment. Elle seule peut voir la teinte de plus en plus grise du portail, jour après jour, les petits points de rouille qui le grignotent. Il faut rester assise devant des heures entières pour percevoir ce motif particulier du lambris perpendiculaire tantôt aux plants de tomate, tantôt au tuteur qui est de travers. Elle dirait environ 32°. 33, peut-être aujourd'hui. Chaque jour, elle étudie ce tableau, chassant des changements imperceptibles pour les autres, mais décuplés, magnifiés pour elle par la précision de ceux qui ont le temps de regarder. Du temps, elle en a eu, durant ces dernières années, ces derniers mois, ce dernier jour.

Elle est heureuse d'avoir demandé à Clémence de prendre sa journée aujourd'hui. Elle est heureuse aussi de ne plus avoir les perfusions. Il ne voulait pas, Thimothée, il disait mamie, tu vas trop souffrir. Combien elle a dû en rassurer, des proches, des amis.

Pourtant, elle aussi a peur. Un saut dans l'inconnu. Elle pense souvent à cette expression, qui ne peut mieux correspondre à ce qu'elle s'apprête à vivre. Elle a souffert, elle l'a combattue, cette maladie. Tout le monde se dit aujourd'hui qu'elle a perdu son combat. Mais elle l'a dit à Thaïs, hier, qui, tout à sa peine, ne veut pas voir partir sa maman. « Ce n'est pas un acte de désespoir, Thaïs. C'est ce qu'elle voulait, la maladie, que je m'éreinte à la combattre, que je m'épuise. Eh bien, je te le dis, je te le jure, elle ne m'aura pas. »

Ce sera son dernier acte, l'expression de sa volonté. A cette pensée, sa rétine se dilate un peu, elle sourit, elle se sent bien. La douleur desserre un peu son étreinte. Elle entend le gravier qui crisse légèrement, elle sort de sa rêverie et son regard se fixe de nouveau sur le tableau de la fenêtre, qui s'anime. Le portail s'ouvre, et Thimothée apparaît. Il se dirige vers la maison. Il a l'air préoccupé. Il ne se doute pas qu'elle le regarde. Il la croit dans le fauteuil du salon, qui donne sur la baie vitrée du jardin. Oui, on la promène de la chaise au fauteuil, puis du fauteuil à la chaise. Elle n'a plus la force de se déplacer seule. Boire du café au lait toute la journée, ça ne nourrit pas. Mais ces cafés au lait sont comme un cordon ombilical qui la relie à son enfance, à la vie. C'est bien elle qui va le couper, ce cordon. Ils ne se figuraient tout de même pas qu'elle allait attendre, comme ça, enchaînée par les veines à des poches de plastique. Elle ressent une pointe de colère, qu'elle chasse aussitôt, alors que Thimothée passe la porte. Il est surpris, et fâché de la trouver là. Sur la chaise. « Clémence ne t'a pas accompagnée sur le fauteuil ? - Mais non mon chéri, je lui ai demandé de ne pas venir. Aujourd'hui, c'est juste toi et moi. - Mamie, tu exagères. » Il a l'air triste, Thimothée, et ça l'attriste, elle aussi. « Laisse la porte ouverte s'il te plaît » Il revient sur ses pas, et ouvre la porte. « Tu ne vas pas avoir froid ? – Mais non, mon ange. Je veux sentir l'air du dehors. » Il y a un blanc. « Tu es sûre de toi ? » Elle n'a pas besoin de répondre.

Il fait pivoter légèrement son épaule et fait glisser sur la table de la cuisine son sac à dos, qu'il dépose lourdement au beau milieu des taches de café au lait qui jonchent la nappe. Il ouvre avec assurance son sac dans un bruit de fermeture éclair. Elle entend ce son, et la douleur s'arrête. Dans un éclair, elle se retrouve sur la promenade de Balbec, adolescente. Elle tient une glace à la main. Un cornet gaufré, avec deux boules. Vanille framboise. Elle est encore capable de reproduire le mélange de ces deux goûts dans sa bouche, le crémeux de la glace à la vanille et le crissant du sorbet framboise ensemble, se disputant le devant de la scène, chacun proposant ses qualités, rondeur, onctuosité, soyeux

de la vanille, contre l'acidulé, le piquant, la légère amertume de la framboise. Le souvenir est tellement vivace qu'elle n'a pas besoin de fermer les yeux, elle y est, à Balbec. Le soleil est fort, elle plisse les yeux et regarde autour d'elle. Elle croise un tandem, deux têtes aux cheveux blancs qui pédalent à l'unisson. La mer bleu foncé fait le dos rond, la ligne d'horizon est légèrement convexe. Elle voit cette plage qu'elle connaît si bien, elle entend les cris stridents des enfants, elle voit leurs maillots de bain colorés, leurs bobs, les pelles qu'ils mettent à la bouche en pointant leur doigt vers le gros nuage noir qui s'approche. Elle le voit aussi, ce nuage noir, mais elle ne s'abrite pas. Elle remonte la fermeture éclair de son ciré. Elle attend avec impatience les premières gouttes, ces grosses gouttes qui se font attendre, qui frappent au hasard, le front, la bouche, la raie au milieu des cheveux. Elle sent l'odeur de trottoir mouillé qui monte à ses narines, et qui se mêle à l'odeur salée qui vient de la mer. Jamais elle n'a été aussi heureuse que ces étés à Balbec avec sa mère et son frère.

« J'ai pris des risques pour toi. Je pourrais perdre mon job. » Il fait semblant d'être contrarié, sourit d'un air complice, il a de nouveau cet air espiègle qu'elle aime tant lui voir. Déchargeant sur la nappe une seringue, un garrot, du désinfectant, et une petite fiole, « Si on découvre que j'ai piqué ça, je me fais virer de l'hôpital. Tu me dis que j'ai bien fait ? – Tu as bien fait. » Elle prend la fiole dans ses mains, et la manipule avec une curiosité enfantine. « Dis-donc, il n'y en a pas beaucoup. Tu es sûr que ça suffit ? – Pour suffire, ça suffit, fais-moi confiance. » Un petit nuage gris passe rapidement sur son visage. « Tu es mon petit-fils préféré, tu sais. » Toutes les rides autour de ses yeux sont plissées par un sourire juvénile. « Je sais ». Il est sérieux, mais semble paisible. Il se dirige vers le fauteuil, l'incline avec facilité pour le mettre en position allongée. Il revient, la soulève comme une enfant, elle entoure son cou de ses bras, puis il la dépose doucement sur le fauteuil. Elle est si légère qu'il ne se rend pas compte de l'instant où elle touche effectivement sur le fauteuil, il ne se rend pas compte. Il serre délicatement le garrot de caoutchouc autour du bras fin, avec l'impression de le serrer autour de sa gorge à lui. Il panique un peu. « Mamie, je ne crois pas que je vais y arriver, tu sais, je... » Elle l'interrompt en lui serrant la main. Il est étonné qu'elle ait encore autant de force. Leurs regards se rencontrent. « Je n'ai jamais été aussi heureuse qu'à cet instant, et c'est grâce à toi. » Son visage est osseux, tout petit, la peau est fripée au creux des joues et étonnamment lisse et luisante sur les pommettes. Son sourire, lui, est une arche

monumentale, blanche, lumineuse. Elle lève vers lui ses yeux immenses, leurs globes d'un bleu ciel presque transparent semblent vouloir sortir de leurs orbites. Elle est belle.
« Merci mon grand ».